

LA VIE A L'ILE CHRISTMAS

par

H. PERREY

A 1 degré 57 au Nord de l'Equateur et 157° de longitude Ouest, à mi-chemin entre les îles Hawaï et Tahiti et entre la Nouvelle Zélande et San Francisco, se trouve la plus grande des îles de formation corallienne qui sont disséminées dans ces parages du Pacifique central. Elle fut découverte par le capitaine Cook la veille du jour de Noël 1777 et c'est de là que vient son nom de Christmas. Annexée par l'Angleterre le 17 mars 1888, et devenue la propriété de la Couronne, elle fut louée en 1912, pour une durée de 99 ans, à la Central Pacific Coconut Plantation Ltd.

A cette époque, il y avait environ 30.000 cocotiers plantés. Le Gouverneur général de la Compagnie, un Français, le Révérend Père Emmanuel Rougier, a, par un travail acharné, fait de cette île la plus belle plantation du Pacifique puisque, à l'heure actuelle, sept cent mille arbres s'y épanouissent et par leur santé, leur vigueur et la belle tenue des plantations, font l'admiration des visiteurs.

Mais avant de parler de ce qui existe maintenant à Christmas, je veux dire quelques mots de l'île en général.

Etendue et nature du sol.

La largeur moyenne de l'île est de 35 milles et sa superficie dépasse

700.000 acres, mais il faut en retrancher plus de la moitié pour le lagoon et les nombreux lacs de l'intérieur.

Le sol est formé en partie de sable rougeâtre très profond, recouvert d'herbes ou d'arbustes et contenant une grande proportion de phosphate, ou encore de corail grossier ou de sable formé de multitudes de menus coquillages ; ailleurs il est pierreux, caillouteux et noirâtre ; par places, on rencontre d'assez grandes étendues de pierre lisse comme de l'asphalte et solide comme du granit et sur lesquelles les autos et camions roulent comme sur la plus moderne route d'Amérique. Aux endroits où l'on trouve beaucoup de « taunus » et de « nashus », le sol est du pur guano dans lequel poussent merveilleusement vite les jeunes cocotiers.

Flore.

En dehors de cet arbre qui est le roi de l'île, il y a peu de végétation et actuellement est encore vrai ce que le Révérend Père Rougier écrivait en 1914 : « La flore de Christmas Island est très pauvre et cela vient de sa situation. Seules les graines flottantes pouvaient espérer arriver dans l'île et encore fallait-il qu'elles puissent germer et prospérer dans le sable. Il se passa probablement des siècles avant qu'une graine soit jetée

sur la grève, sauf peut-être quelques semences d'herbe apportées par les oiseaux dans leurs plumes.

« Les herbes sont : 1^o une sorte de touffe vert foncé non comestible ; 2^o le para-grass, herbe tendre précieuse pour le bétail, et 3^o une plante odoriférante appelée communément : herbe à miel.

« Parmi les arbustes, les plus communs sont le « kurima », ou « ogea », le « gia » ou Ironwood qui ne pousse que sur la grève (*Pemphis acicula*), le « nashu » ou *Scævola Kænigii*. Les seuls arbres sont le « taunu » ou *Tournefortia argentea* et le *Pandanus odoratissimus*, dont les indigènes mangent les fruits. »

Avec de grands soins, nous y avons acclimaté un oranger, quelques maniguiers et figuiers, des papayers et l'hibiscus.

Le lagoon, immense et majestueux, est un véritable labyrinthe qui communique avec plusieurs lacs. D'autres lacs, à l'intérieur des terres, ne paraissent pas être reliés à lui ; ils présentent d'ailleurs des niveaux sensiblement différents les uns des autres. Ces lacs sont de toutes les couleurs ; il y en a de très calmes aux eaux d'un

bleu de Prusse limpide ; certains sont toujours rouges, ou violets, ou jaunes, ou brun ; quelques-uns sont encadrés d'une large et épaisse couche de sel ; d'autres, très agités, sont d'un gris sale et frangés d'écume blanche. Cette écume fouettée par le vent sur les arbustes environnants donne une saisissante impression de neige, tout à fait curieuse par 40^o C.

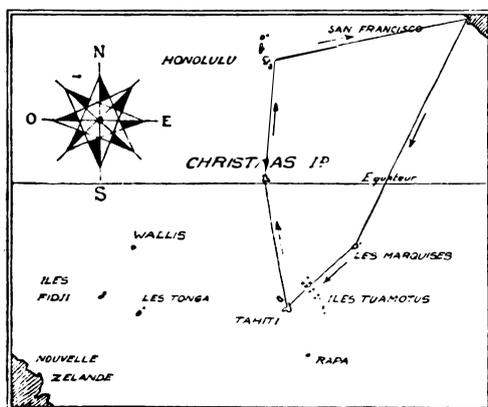
Des changements se font chaque jour dans la nature et la disposition de ces lacs : certains qui existaient il y a dix ans sont à sec et d'autres se sont creusés plus loin. La chose s'observe machinalement en roulant en auto sur la route qui fait le tour de l'île et qui traverse à plusieurs reprises des lacs et des passages d'eau.

Climat.

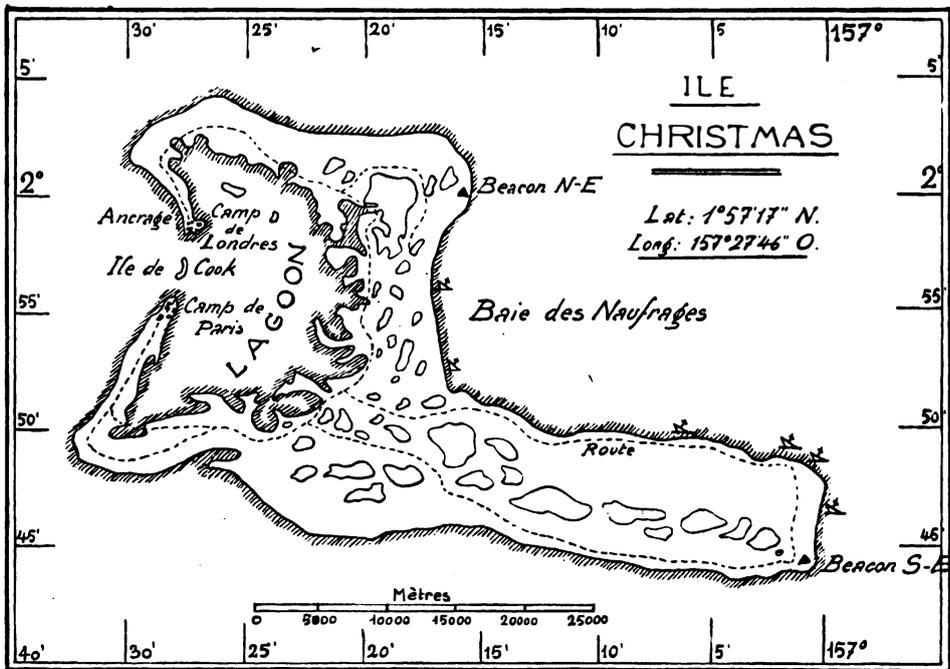
Le climat de Christmas est des plus sains ; il n'y a pas de microbes et aucune maladie n'y est connue. La température de l'île oscille entre 70^o et 95^o Fahrenheit ; les nuits y sont d'une fraîcheur agréable et les alizés qui soufflent en permanence rendent la chaleur de midi très supportable. Presque pas de mouches et pas de moustiques. En 1927 un bateau venant de Papeete ayant introduit dans l'île une certaine quantité de ces insectes si indésirables, l'île en aurait certainement été infestée pour toujours sans les mesures énergiques qui furent prises immédiatement pour s'en débarrasser, comme l'assèchement de toutes les nappes d'eau douce.

Pluies, vents, marées.

L'île est un véritable réservoir d'eau. Les pluies torrentielles qui tombent en abondance s'infiltrent dans le sable et le corail déjà pénétrés



Position de l'île Christmas, au centre du Pacifique.



Plan de l'île Christmas.

par une eau de mer sursaturée de sel, ce qui empêche ces eaux pures et moins denses de s'écouler plus bas. Bien entendu, les seules « sources » de l'île sont les puits que l'on creuse un peu partout et qui, à une profondeur de deux ou trois pieds, donnent une eau naturellement fraîche, dont le niveau ne varie presque pas. Rien d'étonnant dans ces conditions que les cocotiers, dont les racines baignent constamment dans cette eau, croissent et se développent avec une rapidité aussi prodigieuse. A Christmas mieux qu'ailleurs le cocotier a « la tête au soleil et les pieds dans l'eau », formule idéale de santé.

Depuis ces douze dernières années, à part deux ou trois sécheresses relatives, les quantités d'eau tombées sur l'île ont augmenté en raison proportionnelle du développement des plantations. Il n'est pas douteux que la grosse masse de la végétation actuelle

attire davantage les nuages que ne le faisaient les quelques arbustes maigres éparpillés sur cet immense anneau de sable surchauffé qu'était Christmas il y a quelques dizaines d'années. Alors que la moyenne annuelle de chute d'eau de pluie à cette époque-là était d'environ 20 à 25 pouces, nous avons eu pendant les deux dernières années une moyenne de 110 pouces. Ces pluies, tout en étant moins violentes, furent plus fréquentes qu'autrefois ; pas de grandes averses ou trombes suivies de chaleurs torrides, mais beaucoup de petites pluies fines tombant d'un ciel bas et brumeux.

L'eau de pluie est recueillie auprès de chaque maison ou hangar dans des citernes en ciment ; elle se conserve ainsi limpide et fraîche et les citernes de l'île constituent une très grosse réserve.

La saison des pluies a lieu de jan-

vier à juin, mais ces deux dernières années, il a plu abondamment chaque mois. La rosée est très dense et froide dans les plaines jusqu'à 8 heures du matin, ce qui donne aux promenades matinales un charme tout particulier.

Les vents dominants sont les alizés du Sud-Est qui soufflent presque toute l'année avec quelques rares vents du Nord et du Nord-Est. Ceux d'Ouest sont pour ainsi dire inexistants et toujours précurseurs de grands calmes. Les alizés sont frais, réguliers, et pour cela très appréciés ; ils passent sur toute l'île, ne trouvant aucun obstacle, puisque la plus haute « montagne » de Christmas a à peine 30 mètres d'altitude.

Les orages sont une chose des plus

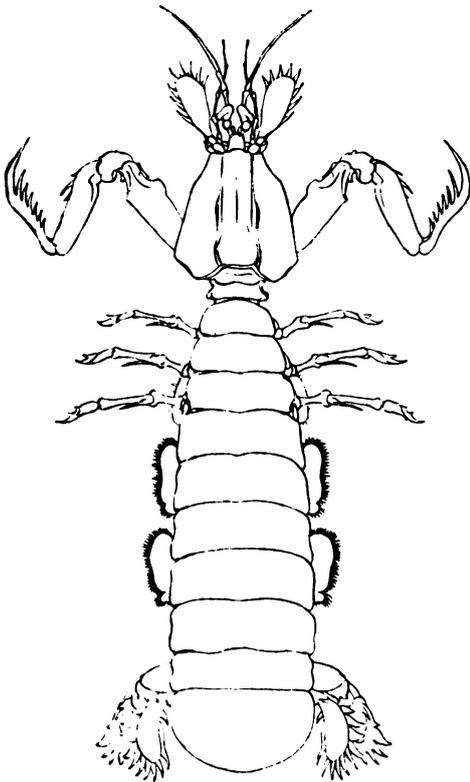
rare et c'est à peine si l'on entend quelquefois, très faiblement, un bruit lointain de tonnerre ; une seule fois nous avons assisté à un véritable orage avec éclairs et tonnerre très violent.

Si la marée ne varie pas beaucoup habituellement, nous en avons observé une si exceptionnellement basse qu'à certains endroits les bas-fonds du lagoon étaient complètement mis à nu sur plusieurs kilomètres et que la circulation en bateau y était devenue presque impossible. Ce spectacle absolument étrange et grandiose dura cinq jours ; il fut pour nous comme la révélation d'un champ de corail inconnu, aux fleurs tourmentées de formes et de couleurs, où la gamme des mauves dominait et entre lesquelles dormait une eau d'un vert émeraude pâle dans laquelle brillaient de toutes leurs couleurs les poissons, langoustes, oursins, biches de mer (Holothuries).

D'une façon générale le fond du lagoon s'élève insensiblement et presque partout le rivage s'avance davantage à l'intérieur de celui-ci. Beaucoup de terrains submergés périodiquement il y a quelques années, sont devenus par ce fait d'excellents terrains à planter.

La Pêche.

La principale occupation et distraction à Christmas est la pêche ; grâce à son lagoon immense cette île est une privilégiée. On y trouve toutes les espèces de poissons des tropiques qui sont presque tous délicieux. Le soir, en rentrant du travail vers les 3 ou 4 heures, les indigènes saisissent leur harpon et partent chercher à la nage leur friture du souper. Leur habileté n'a d'égale que leur souplesse et c'est plaisir de les



Le Faro (*Lusiosquilla maculata*).
Croquis de l'auteur.



Un habitant brillamment coloré des plages de l'île Christmas :
le *Grapsus Grapsus* (Linné). (D'après un pastel de l'auteur).

voir opérer à 3 ou 6 mètres de profondeur sous les gros cailloux où ils piquent les « hihis », poissons rouge vif ou dorés avec reflets pourpres, qui sont bien les meilleurs que l'on puisse goûter. La variété de formes et de couleurs de ces poissons est du reste infinie et c'est chaque jour un régal nouveau.

Plusieurs fois j'ai assisté à des séances de pêche par pleine lune. Rien ne peut rendre la beauté du paysage ; le lagoon est d'argent et les cocotiers se détachant noirs sur le ciel clair font songer à de précieuses laques japonaises. On oublie combien frêle est la pirogue, on

oublie le temps et le lieu ; on oublierait même la pêche, si soudain votre ligne ne se tendait vigoureusement et si les efforts patients et soutenus que vous devez faire pour attirer votre proie à bord ne vous ramenaient bien vite à la réalité. Je revenais au petit jour et c'était toujours un spectacle de choix pour moi que cet entassement de poissons aux coloris si vifs qui s'entremêlaient jusqu'au milieu de la pirogue. Dans mes moments de loisirs, j'en ai peint différentes espèces et on a souvent émis des doutes en Europe sur la « vivacité » de mes couleurs, mais cependant que de fois j'ai jeté de

dépît crayons et pinceaux, tant j'étais loin de rendre le brillant et l'éclat de mes modèles.

Une pêche à la langouste se fait aussi par pleine lune ou, lorsque le temps est sombre, avec des torches que les indigènes fabriquent eux-mêmes avec des feuilles de cocotier sèches. On part en bande à la file indienne en emportant de grands sacs ; les rochers que la mer vient de mettre à nu sont explorés vivement et les langoustes qui barbotent paisiblement dans une anfractuosité ou qui se promènent en quête d'une proie, sont saisies et plongées dans le sac sans que l'on ait même besoin d'arrêter sa course, tellement elles pululent. Il arrive d'en rapporter plus de cinq cents pour une seule pêche. Elles ont les coloris les plus délicats, du bleu clair au violet, mais la meilleure espèce est incontestablement la langouste vert clair à région antérieure et antennes roses, que l'on ne trouve qu'en plongeant à plusieurs mètres (*Panulirus ornatus* Fabr.).

Durant ces promenades nocturnes, j'ai observé deux faits intéressants. Un énorme météore qui est venu tomber en pleine mer à quelque 100 mètres de nous et qui est resté brillant comme une lune gigantesque jusqu'à son immersion. Naturellement de tous les points de la grève montèrent des cris aigus « tupapaus » et bientôt tous les pêcheurs de langoustes qui avaient abandonné leurs sacs sur les récifs, s'étaient groupés autour de moi et pour les rassurer, il fallut faire un grand feu « afin de chasser les esprits ». Inutile de dire que ce soir-là il n'y eut aucune compétition à qui rapporterait le plus de crustacés et ils continuèrent à pêcher en commun tous au même endroit.

L'autre fait qui m'a aussi vivement intéressé est un superbe arc-en-

ciel de lune dont les couleurs étranges ne rappelaient en rien celles des arcs-en-ciel diurnes de nos régions tempérées ; elles allaient du vert clair au jaune safran en passant par toute la gamme des jaunes.

L'aventure sur les récifs exige beaucoup de prudence, car au moment où on s'y attend le moins, d'énormes murènes, sortant on ne sait d'où, se dressent devant vous, tels de monstrueux serpents et leur morsure est très cruelle.

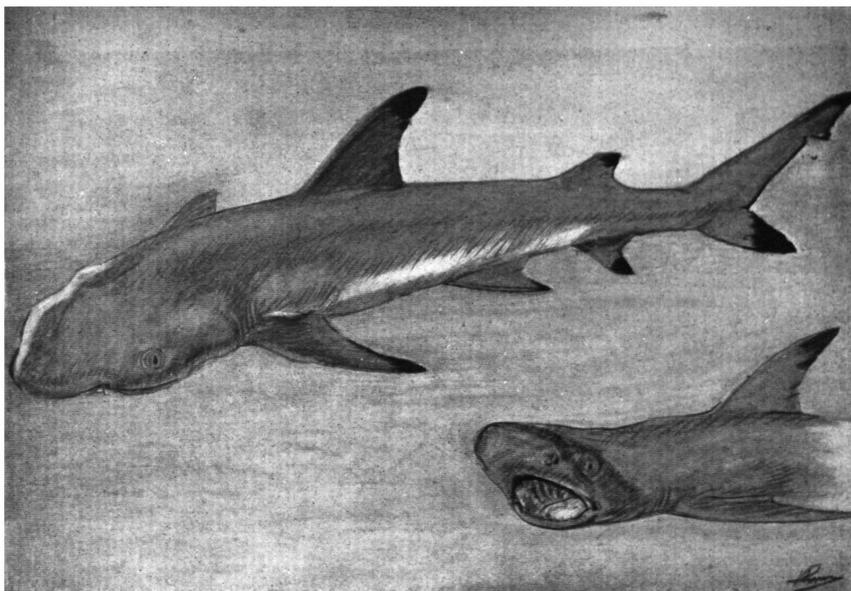
Parmi les crustacés, la squille de sable, appelée communément *varo* par les indigènes (*Lysiosquilla maculata*), se capture d'une façon tout à fait spéciale. Les *varos* vivent sur les bords du lagoon dans des galeries profondes creusées dans le sable et communiquant avec l'extérieur par un trou cylindrique vertical de plus d'un mètre de profondeur, par où ils viennent guetter leur proie. Leurs pattes sont munies de peignes excessivement coupants et d'un seul coup ils transpercent le malheureux poisson qui passe à leur portée et est traîné ensuite dans leur repaire.

Pour les pêcher les Tahitiens se servent d'un petit outil simple et ingénieux tout à la fois ; ils fixent en couronne au bout d'une tige flexible six à huit hameçons et attachent un peu au-dessus un appât qui consiste en un filet de *yoyo*, leur poisson préféré, puis ils enfoncent le tout dans le trou. Le *varo* qui mord attire l'appât aussi profondément que le lui permet une cordelette solidement attachée à un piquet ; il faut alors lui donner le temps de s'engager à fond, puis tirer brusquement pour que les hameçons s'enfoncent dans le crustacé. Si vous n'avez piqué que la patte, il faut tirer avec la plus grande précaution et surtout troubler l'eau à la surface afin que l'animal ne se doute pas

qu'il est tiré hors de sa galerie, car alors il se coupe lui-même la patte prisonnière d'un coup sec de son autre membre.

Leurs mœurs, que dans mes longues pêches solitaires je me suis amusé à étudier, sont des plus curieuses. Ils vivent par couples ; la femelle est blanche et rose, quelquefois verdâtre,

d'où j'en avais sorti un énorme la veille, la carapace et les pattes de deux mâles ; un furieux combat avait donc eu lieu à l'intérieur. Les femelles déposent leurs œufs sur la grève et les enfouissent dans le sable près du niveau de l'eau. Il m'est arrivé de mettre à jour une minuscule galerie où plus de cent petits *varos* s'agi-



Le requin à nageoires noires (*Carcharinus melanopterus* [Q. et G.]).
(D'après un pastel de l'auteur.)

le mâle blanc crémeux. Si du premier coup de crochet vous prenez le mâle, il est inutile d'insister, allez tenter votre chance ailleurs. Si au contraire c'est la femelle qui se fait crocheter, remettez votre appât ; moins d'une heure après vous aurez souvent la joie d'une seconde prise. En tous cas, une galerie dont vous avez retiré la femelle se ferme même si le mâle reste à l'intérieur, tandis que si c'est le contraire, la « maison » reste ouverte et quelquefois peu de jours après vous pouvez y pêcher un mâle. J'ai trouvé un jour dans une galerie

taient ; de la grosseur de petites crevettes, on en distinguait déjà le sexe à leur couleur respective.

Le *varo* est un mets délicieux, plus fin et plus délicat que la langouste ou le homard, et sa pêche difficile le fait apprécier doublement.

Par marée basse et par beau soleil, nous allions chercher des pieuvres sur les récifs. Une particularité de ces mollusques, c'est de prendre la couleur du corail sur lequel ils s'accrochent. Les indigènes les découvrent du premier coup d'œil, mais il faut des semaines à un Européen pour

arriver à les voir assez vite pour les harponner.

Les tortues.

Lorsque l'île fut découverte par Cook en 1777, ses marins furent étonnés d'y trouver autant de tortues. Que sont-elles devenues depuis ? Je l'ignore, mais on en voit de moins en moins et la pêche d'une tortue est un événement de grande réjouissance, car sa chair est délicieuse. Les deux variétés que l'on rencontre encore à Christmas sont la tortue verte (*Chelone midas*) et le caret (*Chelone imbricata*) ; les plus grosses pèsent jusqu'à trois cents livres. Dans certaines parties de l'île, en cherchant patiemment le long du rivage, d'octobre à février, on réussit à trouver quelques nids que l'on découvre sans peine grâce aux traces laissées sur le sable par les tortues allant pondre. Ce sont d'énormes trous de 2 mètres de diamètre et plus dans lesquels les œufs sont déposés par centaines, et que le soleil a tôt fait de couvrir. Connaissant l'emplacement d'un nid, il paraît facile de surprendre la tortue par une nuit de pleine lune ; je n'ai jamais eu cette chance, par contre les indigènes sont allés souvent en pirogue à la recherche de tortues et ils en ont ramené de fort belles.

J'ai assisté aussi un jour de Noël à une pêche à la nage très émouvante organisée par les meilleurs plongeurs de l'île. L'emplacement choisi était une petite passe située devant une plage déserte aux galets surchauffés par le soleil, et d'où les plongeurs scrutèrent le large pendant longtemps. Au bout de deux heures d'observation, ayant enfin aperçu une tortue à un mille après la barrière des récifs, ils s'enfoncèrent dans les flots après avoir récité leur prière

rituelle. Engouffrés par les vagues, leurs corps projetés à des hauteurs de 6 à 8 mètres par la houle, s'éloignant vers le large, ils rejoignirent finalement la bête ; l'un d'eux se laissa glisser à califourchon sur cette proie et la retourna sens dessus dessous. Dans cette position, la tortue incapable de nager se laissa entraîner et le soir ce fut un festin autour du four de cailloux chauffés au rouge où la bête fut cuite en entier avec ses tripes et sa carapace.

La Biche de mer.

Les Biches de mer, ou Holothuries, ou trépangs, se pêchent en grand à Christmas ; c'est, comme l'aileron de requin, un mets favori des Chinois.

La biche de mer est de forme allongée, de consistance molle, aux couleurs rouge, noir, jaune ou blanc, de 40 à 60 centimètres de long et environ 25 centimètres de circonférence. Elle possède la curieuse faculté de rejeter son intestin si on la pêche ou si par mégarde, on pose le pied dessus. Ses organes ont tout à fait l'apparence et la consistance du fromage de Gruyère cuit.

On trouve des trépangs à toutes les profondeurs du lagoon de même qu'à l'extérieur des récifs ; les spécimens les plus gros et les plus recherchés sont à une profondeur de 20 à 25 mètres et cette plonge ne peut se faire qu'au scaphandre. Les autres variétés, plus petites et plus communes, sont prises à la main ou au harpon et ramenées à terre par pleines pirogues. Là elles sont échaudées cinq minutes dans de l'eau de mer, fendues sur le dos et vidées, puis étendues au fumoir, où un feu de bourres de cocos sèches dégageant une fumée intense commence de les sécher. Le soleil fait le reste et lorsqu'elles sont

prêtes à emmagasiner, elles ont la résonnance de coquilles de noix.

La nacre.

Le lagoon de Christmas, qui est un des plus vastes du Pacifique, possède une réserve en huîtres perlières immense, quoique la pêche de la nacre y ait été pratiquée sur une grande échelle ces dernières années. Il existe pour ce travail une équipe de plongeurs spécialistes des Tuamotus disposant d'une véritable flottille de pêche sous les ordres d'un chef indigène. Aucune plongée n'est effectuée avant que celui-ci ait récité gravement et à haute voix une prière tahitienne, debout sur sa pirogue au centre de l'endroit de pêche — vieille habitude polynésienne à laquelle on n'oserait pas déroger de crainte des nombreux ennemis et dangers qui attendent le plongeur au fond de l'eau. Le scaphandre n'est pas utilisé pour ce travail et les indigènes plongent à nu, armés de simples lunettes ; ils sont experts dans cet art, pouvant rester plusieurs minutes sous l'eau à des profondeurs allant jusqu'à 10 mètres.

La nacre de Christmas est réputée et fait prime sur les marchés d'Europe et d'Amérique ; à son plein développement, c'est-à-dire à l'âge de 4 ans, elle mesure environ 0 m. 20 de diamètre. Cette durée de croissance de la nacre a été la cause de la division du lagoon en secteurs dans lesquels on ne plonge qu'une année sur quatre, ce qui permet aux jeunes nacres de se développer en toute tranquillité pendant une période normale. La trouvaille d'une belle perle est chose fort rare et cette aubaine n'arrive hélas que deux ou trois fois par an ; j'ai calculé par contre qu'il fallait ouvrir environ 1.200 nacres

pour trouver une perle moyenne. Celles qui sont parfaitement rondes sont pour ainsi dire inexistantes, mais le manque de perfection de la forme est souvent compensé par celle de l'orient et par la préciosité des diverses teintes qu'a prises la perle en contact avec la chair du mollusque.

Les dangers que courent les pêcheurs de perles sont fréquents ; ils ont à craindre non seulement le voisinage des gros requins et des immenses « raies à queue de vache » qui retournent leur pirogue, mais encore les morsures de murènes et certaines maladies spéciales et étranges dont la plus curieuse est le *Hira Mili*. Ce mal, qui débute par de violents maux d'oreilles, se termine par des douleurs atroces dans toute la tête qui, chose tout à fait curieuse, n'apparaissent qu'à l'heure de la marée haute.

Les oiseaux.

Les plus nombreux sont les *boubés* ou « fous » qui nichent dans les plantations, principalement sur les taunus. Le jeune *boubé* est d'un gris uniforme, tandis que l'adulte se pare du plus chatoyant plumage ; bec et pattes d'un beau bleu nattier, jabot blanc, le restant du corps brun cuivré, la queue et le ventre blancs. Ces oiseaux s'égareront très loin en mer et c'est par eux que l'approche de l'île est signalée aux bateaux deux ou trois jours à l'avance. Dans l'île, ils sont d'une curiosité et d'une familiarité très grandes et lorsque l'auto est arrêtée quelque part, il n'est pas rare d'en voir une centaine venir se poster en observation tout autour. C'est sans beaucoup de peine que les indigènes s'en emparent pour leurs beefsteacks qui, quoique coriaces et sentant affreusement le poisson, ne sont pas à dédaigner faute de mieux.

La frégate de mer (*Fregata aquila*) se trouve partout, mais surtout sur les *miki-miki* ou arbustes à baies rouges. La femelle a le jabot blanc



Cliché H. Perrey.

Préparation des Holothuries ou « Biches de mer. »

tacheté de rouille, le mâle porte sous son bec crochu un énorme ballon rouge écarlate, le reste du corps étant d'un noir de jai à reflets violacés et verdâtres. Leur petit a un duvet d'une blancheur de neige, sur lequel tranche durement le noir du bec, des yeux et des pattes. L'envergure d'ailes des adultes est remarquable et leur vol d'une vitesse et d'une aisance inouïes. Rien de plus curieux que de les observer le matin à la chasse, lorsqu'ils planent à de très grandes altitudes pour surveiller silencieusement les *boubés* cherchant dans le creux des vagues du lagoon quelque poisson à piquer. Celui-ci pris, la frégate s'abat littéralement sur le *boubé*, lui fait rendre gorge, rattrape le poisson au vol et rentre paisiblement à son nid avec sa proie, presque sans un battement d'ailes, se laissant glisser mollement dans l'espace, entraînée par ses ailes puissantes qui paraissent immo-

biles. La chair de la frégate est très bonne, de même que son œuf, mais à Christmas, inutile de chercher les œufs un par un, alors qu'à certaines périodes on trouve par millions ceux d'autres espèces.

L'oie de Christmas est énorme ; il en existe de véritables troupeaux dans certaines parties de l'île ; ailleurs on la rencontre par couples isolés, principalement sur la côte. L'oie jeune a le plumage gris brun, le bec et les pattes noirs ; l'adulte est complètement blanc, sauf l'extrémité des ailes qui est noire et le bec d'un beau jaune safran. Où se fait ce changement de plumage ? Pas dans l'île ni dans aucune des îles connues de cette

région du centre Pacifique. Quelques indigènes ont eu la fantaisie d'appriivoiser de jeunes oies qui, d'ailleurs, sont presque aussi intelligentes que des chiens, faisant la garde devant leur case, attaquant du bec tous les visiteurs importuns en poussant des cris stridents. Lorsqu'il arrive que leur maître se déplace en pirogue, dans tout autre coin du lagoon, l'oie le suit au vol, se reposant de temps en temps sur l'avant de l'embarcation. Au moment de la mue, ces oiseaux apprivoisés disparaissent et ce n'est que quelques mois après qu'ils reviennent retrouver leur maître et leur case — de gris ils sont devenus blancs. — Il arrive qu'une oie couve deux œufs, mais elle n'élève jamais qu'un petit.

Signalons encore le phaéton appelé communément « paille en queue », parce qu'il est orné d'une ou deux longues plumes d'un rouge vif de 30

à 40 centimètres de longueur d'un très bel effet décoratif. Son bec fort est d'un rouge vermillon, son plumage d'un blanc rosé très soyeux, tacheté seulement de quelques plumes noires sur le dos et les ailes. Cet oiseau de la taille d'une grosse poule niche sur le sable à l'ombre des arbustes. Son petit au duvet brun tacheté de roux et de points noirs devient ensuite noir et blanc avec un bec noir. Comme l'oie, il quitte l'île pour aller ailleurs — mais où ? — changer de couleur et revenir complètement blanc, son bec et sa queue rouges. Sa queue d'ailleurs est très recherchée et se paie un bon prix et c'est uniquement pour sa capture que l'on tracasse ces beaux oiseaux.

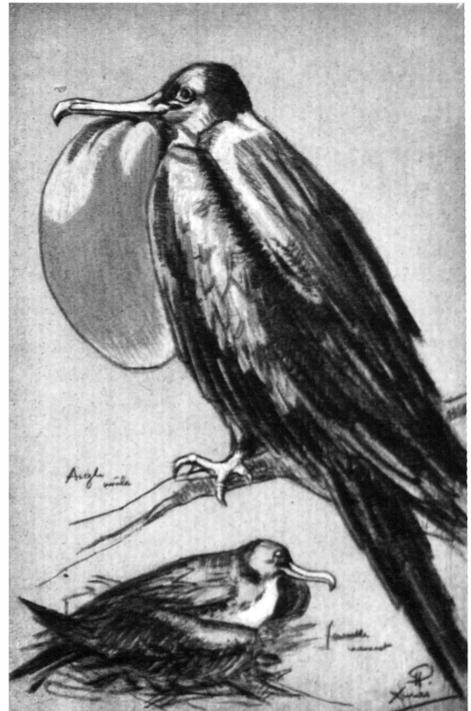
L'oiseau mouton, appelé *pulu* par les indigènes, est un vrai régal pour les gourmets, tout au moins lorsqu'il est petit. De la taille d'un pigeon, c'est un véritable amas de graisse recouvert d'un duvet brun qui se laisse docilement prendre dans son nid. Il niche dans une galerie souterraine très profonde, comme l'*upoa* de la même espèce.

Le canard sauvage ne fait que passer dans l'île pendant l'hiver. C'est avec le courlis — *kiwi* — le seul oiseau susceptible d'intéresser un vrai chasseur ayant autre chose entre les mains qu'un bâton. Ce dernier gibier vaut d'ailleurs le coup de fusil et c'est le seul qui rappelle franchement celui d'Europe.

Il y a au milieu du lagoon différentes petites îles d'un accès assez difficile en bateau et où pour cette raison et aussi par mesure de protection pour ses habitants à plumes, l'on ne va que très rarement. Certaines, d'ailleurs, comme Motu Manu (l'île des oiseaux) sont tabous pour les indigènes. Ces îlots sont le paradis des oiseaux de toutes espèces qui y pul-

lulent en toute tranquillité ; ils sont très familiers et font à votre approche un bruit assourdissant. On y voit surtout l'oiseau d'amour, très gracieux, d'un blanc immaculé, et le terne dont le nid est un amas d'excréments collés sur les branches d'arbres toujours dénudés de leurs feuilles.

Deux fois par an, l'île est envahie par des millions de *kavekas* ou hirondelles de mer. Ces oiseaux viennent du Nord pour pondre leurs œufs au soleil de Christmas. En plein vol, ce sont de véritables nuages opaques ombrageant toute la plaine ; leurs cris sont assourdissants et couvrent même le ronflement du moteur de l'auto. Inutile d'essayer d'échanger des impressions autrement que par gestes au milieu de ces oiseaux, sur-



Frégates (*Fregata aquila* Linné) : le mâle avec sa poche gulaire, la femelle au nid. (D'après un pastel de l'auteur.)

tout lorsqu'ils jonchent le sol en couvrant leurs œufs sur des kilomètres. Les œufs tachetés de roux se touchent presque et rien n'est plus facile que d'en ramasser des caisses. Ils sont d'ailleurs délicieux et pour mon compte, je les préfère à ceux de poules. La saison des *kavekas* est celle des omelettes, crêpes et gâteaux de toutes sortes.

Malgré toutes ces chasses et ces ripailles d'œufs, les oiseaux de Christmas sont plus nombreux qu'il y a une dizaine d'années.

Etat actuel des plantations et installations diverses

Depuis ces quinze dernières années, sous la haute direction du R. P. Rougier, tous les meilleurs terrains de l'île ont été plantés en cocotiers. Rien n'a été fait au hasard et le choix des terrains fut étudié judicieusement. Le jalonnage pratiqué avec méthode, en lignes bien droites et parallèles, d'une longueur de plusieurs kilomètres pour certains blocs qui comptent plus de cinquante mille pieds, a donné à ces plantations une grande tenue qui se révèle déjà dans les jeunes cocoteraies, mais qui est surtout imposante chez les plus vieilles. Je ne connais rien de plus majestueux que ces immenses perspectives d'arbres dont on aperçoit les fûts à perte de vue, se balançant mollement sous le poids de leurs larges feuilles et de leurs grappes de fruits.

Les premières qui sont maintenant en plein rendement nécessitent un débroussage soigné et conservent, grâce à ce travail, une apparence de propreté très nette.

Tous ces blocs sont sillonnés de routes bien tracées, où les camions circulent facilement six fois par an

avec leurs équipes de « nutteurs » ou ramasseurs de cocos. Ce sont tous des indigènes Polynésiens, types remarquables comme anatomie, souplesse et aptitude au travail. Ils sont à la tâche, chaque équipe suivant toujours les mêmes lignes, ramassant les cocos en tas, les fendant d'un coup de hache pour en retirer ensuite le coprah, à l'aide d'un couteau spécial.

Le coprah une fois mis en sacs est conduit aux séchoirs situés en deux endroits de l'île où se trouvent les quais d'embarquement. Il y est exposé au soleil pendant deux ou trois jours, puis rentré dans un immense hangar en ciment armé relié directement par voie Decauville au warf de chargement. Quatre fois par an, le schooner mixte appartenant à la compagnie conduit ce coprah à San Francisco, avec les autres produits de l'île, nacres, corail, trépangs et ailerons de requins.

A proximité des hangars et séchoirs se trouve le camp principal avec les maisons du gouverneur et des managers, l'installation spéciale de préparation des requins et trépangs ; le magasin et bureau du comptable, le garage des autos et camions et les ateliers de mécanique, forge et charpente. Un peu plus loin le campement des indigènes avec une chapelle rustique en feuilles de cocotier.

Toutes les habitations sont en bois recouvertes en tôle galvanisée ou en fibro-ciment avec une vérandah tout autour et de grandes ouvertures pour laisser pénétrer partout la brise qui souffle continuellement ; elles ont presque toutes leur citerne, une cuisine indépendante et une salle de bain, les travailleurs ayant la bonne habitude de se laver et de se recharger chaque soir à la rentrée du travail. D'autres camps semblables sont

installés à proximité des principaux centres de plantations.

On trouve dans le magasin toutes les marchandises désirables, depuis le bœuf salé de Nouvelle Zélande jusqu'aux fanfreluches de la dernière mode de San Francisco.

La journée de travail commence avec le lever du soleil et se termine une fois la tâche faite. Repos complet le samedi soir et le dimanche. Ce jour-là des prières sont dites par les catéchistes indigènes ca-

tholiques et protestants, une inspection de propreté est faite par le manager et ensuite c'est le règne de la musique, de la danse et des chants jusque très tard dans la nuit. Les différents groupes organisent des chœurs d'ensemble où les voix aiguës des « va-

hinés » sont accompagnées des guitares et accordéons mêlés aux voix graves des hommes. C'est dans la nuit calme et sereine des tropiques d'une sauvage et étrange beauté.

Pour sa part, le manager peut s'évader de son île quand il le désire grâce à son poste de T. S. F. ; à partir de cinq heures du soir les auditions de Nouvelle Zélande et de l'Amérique du Nord s'entendent parfaitement bien, la position de Christmas étant unique

pour la réception des ondes, mais les jazz negro-yankees et les chorus néozélandais ne valent pas ces belles harmonies sauvages et, d'ailleurs, à quoi bon entendre les lamentations des pays « civilisés », sur la crise et le chômage ?



Cliché H. Perrey.

Séchoirs à coprah à Motu-Manu (île Christmas).

